

Einar Tangen : la stratégie de la Chine face au déclin des États-Unis

Einar Tangen est chercheur principal à l'Institut Teihe et chercheur principal au CIGI. Tangen explique comment les politiques irrationnelles et destructrices d'une hégémonie américaine en déclin se manifestent, et comment la Chine entend gérer cette période dangereuse. Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdiesen Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous retrouvons Einar Tangen, chercheur principal à l'Institut Taihe, et également chercheur principal au Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale, le CIGI. Merci beaucoup d'être revenu dans l'émission. J'avais vraiment hâte de m'entretenir avec vous.

#Einar Tangen

Merci de m'avoir invité. Je vais faire de mon mieux, mais je dois dire que je trouve votre émission plus intéressante que la mienne.

#Glenn

Eh bien, j'attendais avec intérêt d'entendre vos réflexions sur les récentes rencontres de Xi Jinping. Pendant de nombreuses années, Pékin semblait vouloir rester discret. Puis, surtout dans les années deux mille, la Chine essayait essentiellement de ne pas attirer trop d'attention, comme si elle voulait qu'on la laisse se développer tranquillement. Mais aujourd'hui, la répartition du pouvoir a changé, et j'imagine que l'idée de dissimuler la puissance chinoise n'a plus lieu d'être. On voit maintenant tous ces dirigeants du monde faire la queue, en quelque sorte, pour aller à Pékin et rencontrer Xi Jinping. Et bien sûr, les deux principaux sont Trump et Poutine. Comment interprétez-vous ce changement ? Le fait que Pékin prenne une place plus affirmée dans la diplomatie internationale, est-ce simplement le reflet de sa puissance, ou bien la Chine comble-t-elle un vide ? Comment voyez-vous son nouveau rôle sur la scène mondiale ?

#Einar Tangen

Eh bien, pour commencer, je pense qu'ils ont étudié Donald Trump de très près. Ils ont été surpris la première fois qu'il a été élu. Ils se disaient : c'est un homme d'affaires, il fera simplement ce qui est bon pour les affaires. Et comme le monde est complètement interconnecté — la logistique, tout ça — ça ne semblait pas logique. Donc, ils pensaient que c'était juste un thème de campagne, être dur avec la Chine. Et, comme beaucoup de présidents avant lui, ils s'attendaient à ce qu'une fois en fonction, il se rende compte des réalités. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Il a vraiment voulu aller jusqu'au bout. Et, comme on dit, il n'y a pas de retour en arrière possible.

La Chine a compris qu'il est avant tout transactionnel, qu'il sera là encore deux ans et demi, et qu'il faut donc trouver une manière de le gérer. Ils ont bien vu que si on essaie d'être aimable avec Donald Trump, ou qu'on lui donne raison, on se prend aussitôt le revers de la main. Littéralement, il se met à se moquer de vous, à dire que vous êtes des perdants, ce genre de choses. Il peut même aller jusqu'à des attaques personnelles — comment dire — des affronts, comme on l'a vu avec Zelensky et d'autres. Alors, ils ont décidé qu'il fallait être un peu plus fermes. Et là, il y a deux problèmes. D'abord, ils doivent le faire avec Trump. C'est une relation purement transactionnelle.

Et si vous avez suivi ce qui se passe, c'est très clair qu'ils ont fait des promesses à Trump. Du genre : on fera B si tu fais A. D'accord, ensuite, si tu fais C, on fera D. Et c'est exactement ce qui est en train de se produire. Et vous savez, je n'ai jamais vu la communication de Donald Trump aussi cohérente que lorsqu'il est monté dans l'avion pour rentrer aux États-Unis. D'habitude, ses équipes partent un peu dans tous les sens. DeSantis est d'un côté, Hawley de l'autre, Rubio ailleurs, ou bien ils disent des choses un peu différentes. Là, ils avaient un message très, très solide. Donc, ils doivent composer avec Donald Trump. Ils pensent avoir trouvé la formule, une approche purement transactionnelle.

Mais la deuxième question, c'est : comment on gère le reste du monde ? Je veux dire, je passe sur beaucoup de chaînes à l'international, surtout dans le Sud global. Et la question qui revient toujours, c'est : que va faire la Chine, n'est-ce pas ? Je réponds toujours : écoutez, la Chine, ce n'est pas les États-Unis. Elle n'a pas huit cents bases militaires, et elle n'a aucun intérêt à se lancer dans un affrontement direct avec les États-Unis, ce qui pourrait mener à une guerre nucléaire. Même si ça n'allait pas jusque-là, il y aurait quand même la guerre, et ça viderait la société de toutes ses ressources. Personne dans le monde n'en sortirait gagnant. Si la Chine et les États-Unis entraient en guerre, il faudrait vraiment y réfléchir. Mais on me dit toujours : oui, mais la Chine devrait faire quelque chose, parce que c'est un grand pays, puissant.

Eh bien, la réaction de la Chine à tout ça, ça a été de se lever et de dire : écoutez, on va tracer des lignes rouges ici. On va s'occuper de ce type. On va vous montrer qu'il y a une façon de le gérer. Mais Glenn, si je peux me permettre, je voulais juste ajouter quelque chose. C'est une discussion assez longue, mais j'aimerais commencer par une question : comment en est-on arrivé là ? Je veux

dire, on a tendance à voir Donald Trump comme quelqu'un dont on se dit, enfin, c'est improbable qu'un type avec des faillites, des accusations d'inconduite sexuelle, de fraude, de mensonge... enfin, de comportements criminels, puisse grimper jusqu'au sommet du système.

Alors là, on est obligé de se demander pourquoi. Qu'est-ce qu'il y a derrière tout ça ? Pourquoi l'Amérique est comme ça ? Et Donald Trump, est-ce qu'il est simplement un symptôme, ou bien un instigateur, quelqu'un qui aurait tout changé ? Moi, je dirais que c'est vraiment un symptôme. Parce que, si on remonte un peu, je retournerais à mille neuf cent soixante-quatre. C'est l'année où Johnson se présente face au candidat républicain, et il se fait écraser. Johnson gagne par un raz-de-marée. Et là, du côté républicain, il y a une vraie crise. Parce que les familles qui contrôlaient les grandes entreprises aux États-Unis — et à l'époque, c'étaient bien des familles, que ce soit les Getty, les Rockefeller, les Ford, et ainsi de suite — ces familles-là contrôlaient encore leurs affaires. Et on était encore, comme je le disais, dans l'Amérique des familles de mille neuf cent soixante-quatre.

Ils pensent donc que l'Amérique est au bord du communisme, qu'on a, en quelque sorte, un président socialiste, Lyndon Johnson, et qu'il est temps de tracer une ligne. Avançons de quelques années, jusqu'en mille neuf cent soixante-quatre. Dans les années soixante-dix, on voit apparaître la doctrine Powell. C'est Lewis Powell, qui deviendra plus tard juge à la Cour suprême. Mais six mois avant d'y être nommé, il rédige une note secrète. Dans ce mémo, il explique que le public américain ne peut pas être digne de confiance. Selon lui, il faut mettre la démocratie de côté, et il est temps que les entreprises deviennent offensives : qu'elles prennent le contrôle des médias, qu'elles influencent les tribunaux, et qu'elles se battent contre toute forme de protection des consommateurs, contre les lois du travail, contre les universités et les intellectuels.

Tout ça est expliqué, et si les gens sont curieux, ils n'ont qu'à chercher ce qu'on appelle la doctrine Powell. Et attention, pas Powell, le secrétaire à la Défense, celui qui agitait cette petite fiole blanche en disant : « Voilà pourquoi on part en guerre. » Non, je parle de Lewis Powell. Il est ensuite entré à la Cour suprême, et il a voté en faveur de l'idée que les entreprises sont des personnes. Et donc, par extension, que les personnes ont la liberté d'expression. Et en poussant ce raisonnement plus loin, ça veut dire que les entreprises peuvent soutenir qui elles veulent, avec autant d'argent qu'elles veulent. Et ça, ça a changé la politique. Aujourd'hui, les entreprises peuvent, avec des sommes illimitées, contrôler pratiquement les élections.

Les élections en Iran... il faut de l'argent pour faire campagne. Mais cet argent peut aussi freiner les partis, parce que chacun passe des accords avec des intérêts particuliers. Si vous êtes une entreprise, eh bien, vous êtes cet intérêt particulier. Bien sûr, les syndicats, eux, faisaient plutôt des accords avec les démocrates. Mais la plus grosse part de l'argent, elle, allait du côté républicain. Alors, il expose son plan pour prendre le contrôle de l'Amérique — un plan vraiment complet, très détaillé. Il faut lire le document pour en saisir toute la portée. Et puis, on avance un peu dans le temps, jusqu'à cette doctrine du « Clean Break », dont on a déjà parlé. Elle a été rédigée par Richard Perle.

Et dans ce document, en quatre-vingt-dix... je crois que c'est quatre-vingt-quatorze — non, quatre-vingt-seize — ils disent que c'est adressé à Netanyahu. Et l'idée principale, c'est qu'Israël devrait oublier toute forme de diplomatie pour régler ses problèmes là-bas. Le pays ne devrait pas chercher à coexister avec les autres, mais à dominer ou à anéantir. Si un pays accepte les objectifs plus larges d'Israël, très bien. S'il ne le fait pas, on le fait tomber. Et ça, en substance, c'est devenu le mot d'ordre, le plan directeur des actions d'Israël, encore aujourd'hui. Alors, qu'ont-ils fait ? Le premier... enfin non, je vais plutôt parler du dernier. Le dernier a été rédigé par l'actuel secrétaire à la politique de la Défense, Elbridge Colby. Il est important.

Il devait aussi venir en Chine, mais la Chine a reporté sa visite. Il est totalement anti-chinois, et pas juste un peu. En deux mille vingt et un, il a écrit un livre intitulé *La stratégie du déni*. Dans ce livre, il explique que pour affaiblir la Chine, il faut lui couper l'accès aux routes commerciales, en contrôlant les points d'étranglement stratégiques : le canal de Panama, le détroit d'Ormuz, le détroit de Malacca, la mer Rouge, le canal de Suez... Et dans cette logique, il faut aussi lui refuser l'accès à l'énergie. L'idée, c'est que si on ne leur permet pas d'avoir de l'énergie, ils doivent en importer beaucoup, donc ils ne peuvent pas produire autant. Et même ce qu'ils produisent, on peut l'intercepter et les empêcher de le distribuer dans le monde. Donc, il expose tout ça très clairement, sans détour.

Je veux dire, c'est un livre qu'il a écrit. Il ne va pas le nier, ni quoi que ce soit. Et aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas quelqu'un de très sympathique. Pendant sa confirmation, il s'est mis en décalage avec beaucoup de monde au Congrès, même avec ceux qui voulaient plus ou moins le soutenir. Mais il a quand même réussi à passer. Donc, on a ces trois documents, et puis il y a une autre chose à laquelle les gens devraient prêter attention : l'année mille neuf cent soixante-quatre. Comme je le répète souvent, à cette époque, c'étaient les familles qui contrôlaient les entreprises et qui, en gros, orientaient les décisions. Par exemple, la Fondation Bradley. J'ai vécu à Milwaukee, et la Fondation Bradley a été créée là-bas. Je connaissais les gens qui siégeaient au conseil d'administration. Pas très bien, mais je les connaissais. C'est un petit milieu. Une petite ville, donc tout le monde se connaît un peu.

Ces familles sont parties. Et ce qu'elles ont fait, c'est qu'elles ont engagé du personnel. Et qui étaient ces employés ? Eh bien, c'étaient des professionnels — des gens avec des diplômes en commerce, des comptables, des consultants. Vous voyez, c'étaient des gens issus des banques d'investissement, des milieux comme ça. Ce sont eux qui ont commencé à diriger et à contrôler les entreprises. Et quel était leur objectif ? Leur objectif, ce n'était pas... ils n'avaient aucun attachement à un lieu en particulier. Ça n'avait aucune importance. Chaque usine n'était plus qu'un centre de profits et de pertes. Et si je déplace la production d'un endroit à un autre, que ce soit dans un autre pays ou une autre ville, tout ce qui compte pour moi, ce sont les chiffres. Je regarde le tableau Excel, parce que c'est ce qu'on leur a appris à faire. Les familles, malgré toutes leurs bizarreries, elles, vivaient dans leurs villes.

Ils vivaient dans les villes où ils avaient leurs usines. Ford vivait dans le Michigan. Il vivait à Détroit. Il était sur place. Ses dirigeants étaient autour de lui. Ils faisaient partie de la communauté. Mais quand on commence à faire venir de la main-d'œuvre extérieure, il n'y a plus de communauté. Ces gens viennent d'ailleurs. Ils sont là pour maximiser la valeur pour les actionnaires et, au passage, leurs propres primes. Alors, on se retrouve avec ces trois documents, puis un immense changement dans le contrôle, les objectifs et les priorités. C'est devenu en quelque sorte un modèle. Le premier document, celui rédigé par Powell, organisait le contrôle politique intérieur. Le deuxième exportait cette logique vers la politique étrangère — en gros, on allait tout contrôler. Et le troisième disait : ce n'est pas seulement la politique étrangère, c'est la politique étrangère plus la politique économique, tout ça fusionné.

Alors voilà, quand on me demande : comment tu expliques où on en est aujourd'hui ? Eh bien, c'est comme ça que je l'explique. Il y a eu des changements, des mouvements, et ils étaient profondément antidémocratiques. On peut même désigner un autre courant, ce qu'on appelle le courant de l'« obscure illumination ». On en a déjà parlé. Ces gens-là sont complètement à part. Il n'y a pas de mémo secret, non. Ils publient des livres où ils écrivent noir sur blanc : la démocratie est morte. Il faut ruiner l'État pour que le secteur privé prenne en main les fonctions du gouvernement. Et ensuite, ils disent qu'ils contrôleraient le monde. Que ce serait bénéfique pour tout le monde si les gens redevenaient des serfs. C'est littéralement un retour au point de départ, à une société de fiefs dirigés par des géants de la tech.

Le seul réconfort que j'en tire, c'est que les géants de la tech, un peu comme les barons du pétrole, de l'acier ou du rail à la grande époque des années mille huit cent quatre-vingt, sont tellement occupés à se battre entre eux pour savoir qui sera la vedette qu'ils sont incapables de s'entendre en groupe, ce qui serait pourtant nécessaire pour faire ça. Il suffit de regarder OpenAI, Elon Musk, toutes ses plaintes contre tout le monde, et celles qu'on dépose contre lui, et ainsi de suite. Ce n'est pas un groupe social stable. Donc, ça ne se produira sans doute pas, mais ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas d'influence. Palantir, par exemple, est en train d'engloutir toutes sortes de ressources publiques à travers le monde, en promettant aux gouvernements : « On peut isoler, on sait où sont tous vos ennemis. »

Et si vous devez les viser, on peut diriger votre puissance de feu contre eux. Mais bon, ça ne se passe pas toujours comme prévu. Par exemple, des écoles en Iran, pleines de jeunes filles, qui meurent toutes parce que, oui, la cible a été mal identifiée. Et pourtant, certains disent que ça en vaut la peine. C'est un peu comme quand Albright a dit, eh bien, combien d'enfants sont morts ? Elle a répondu, oui, c'est probablement un prix à payer. C'est un monde sans empathie. On ne peut pas avoir d'empathie quand on fait ce genre de choses, quand on justifie le fait de tuer des femmes, des enfants, des civils, des prisonniers... et ça vaut aussi pour les terroristes. Il n'y a pas d'empathie. Ils pensent en avoir pour leur propre cause, pour leur propre peuple, mais ils sont prêts à entrer dans une foule et à tuer des innocents.

Donc, il n'y a pas de héros dans tout ça. C'est juste comme ça que les choses sont. Voilà le monde, tel que je l'explique en Chine, aux gens que je rencontre, ou dans des articles, des essais, ce genre de choses. La Chine regarde tout ça et se demande : quel est le point logique d'arrivée de tout ça ? Ou plutôt, pas forcément un point final, mais comment coexister avec une puissance qui s'est construite dans cette direction ? Et je pense que la seule conclusion possible, c'est qu'il faut simplement lui survivre. Donner l'exemple. Rester sur un message clair : nous voulons la sécurité pour tous les pays, une sécurité qui ne dépende pas de l'insécurité d'un autre. Chaque pays a le droit de suivre sa propre voie de développement.

Chaque pays a le droit d'être respecté et de garder sa souveraineté. Et puis, il faut qu'il existe un mécanisme pour que, quand il y a inévitablement des frictions, on puisse s'asseoir et discuter, au lieu de se lancer des chars les uns contre les autres. Et ce n'est pas juste un sujet de conversation pour eux. Je veux dire, ils l'ont vraiment fait : plus de mille trois cents milliards de dollars investis dans l'Initiative des Nouvelles Routes de la Soie, qui n'a commencé à injecter de l'argent qu'autour de deux mille quinze. Donc, on parle d'environ onze ans plus tard. Et quand on regarde le Sud global, les dynamiques de croissance là-bas... c'est indéniable. Et, vous savez, je me souviens qu'en deux mille dix-huit, il y avait le professeur Chalaney, en Inde. C'est lui qui a inventé ce terme : la « diplomatie du piège de la dette ». Vous vous souvenez de ça ?

#Glenn

Oui, non, ils en parlent encore, d'ailleurs.

#Einar Tangen

Bon, d'accord. Oui, mais parlons un peu de la diplomatie du piège de la dette. Alors, Chalaney dit, en prenant l'exemple du port sri-lankais de Hambantota, que le pays n'en a pas besoin, qu'il a déjà Colombo. Il dit que c'est un éléphant blanc, un projet motivé par la politique. Pour lui, c'est l'exemple parfait de la façon dont la Chine, en quelque sorte, pousse le Sri Lanka dans une diplomatie du piège de la dette. Eh bien, devinez quoi ? L'an dernier, le port de Hambantota a vu son activité augmenter de cent soixante-quinze pour cent en volume de fret. Ils doivent maintenant investir des dizaines de millions de dollars pour agrandir les installations, parce qu'ils n'ont plus assez de capacité. Alors, tous ceux qui disaient à l'époque que c'était juste un projet tape-à-l'œil, que c'était facile à critiquer... eh bien, il faut se rappeler que, pour un grand projet comme celui-là, le fret ne se met pas à affluer le jour où on ouvre le port, n'est-ce pas ?

Ça prend pas mal de temps, vous savez, pour tout mettre en place, pour organiser la réception. Il faut du personnel sur place. Il faut charger, décharger. Les gens doivent s'habituer à l'idée. Mais une fois que ça démarre, ça avance tout seul. Et là, c'est vraiment un succès. Et vous savez, on en entend encore parler. Mais moi, j'adore débattre avec ces gens-là, parce qu'ils disent : « Bon, parlons-en. Quelles étaient vos attentes ? Vous pensiez que ce serait rentable dès le lendemain de l'inauguration ? » C'est comme ça que fonctionnent les ports ? Si on regarde l'histoire des ports, des

chemins de fer, de tout ce genre d'infrastructures, il y a toujours une période de rodage. Mais si c'est stratégique, on le déplace. Vous voyez, la raison pour laquelle le port de Hambantota a été construit à cet endroit, par rapport au Sri Lanka, c'est qu'il se trouve à une quinzaine de kilomètres seulement des routes maritimes principales.

Donc, pas besoin d'aller aussi loin que Colombo, qui est d'ailleurs assez fréquenté aussi. Maintenant, ils se retrouvent avec cette situation où on leur a proposé deux options, et chacun s'est spécialisé. Ils ne font pas le même type d'activité que celui que vous cherchez. Hambantota, c'est plus récent. Ils peuvent gérer du roulier, ce genre d'opérations. Colombo, c'est un peu plus ancien, mais encore bien mécanisé. Là-bas, ils font plutôt du chargement et du déchargement de conteneurs, des choses comme ça. C'est un bon exemple de la façon dont les gens réagissent toujours à tout ce que fait la Chine. Alors la Chine regarde tout ça et se dit : bon, on ne peut pas rivaliser. Les États-Unis, eux, ont un système médiatique d'un million de watts, qu'ils peuvent faire résonner partout. Et ça, vous le savez bien. D'ailleurs, ils sont toujours très aimables avec vous, Glenn.

#Glenn

Oui.

#Einar Tangen

Tu sais, la Chine, c'est un peu comme un jouet qui couine. Oui, ils font des efforts. Ils ont CGTN, ils essaient sincèrement de faire passer leur message, mais c'est très difficile d'obtenir une vraie couverture médiatique. Alors, ils ont abandonné l'idée qu'ils pouvaient convaincre les gens directement, juste avec des mots. Ce qu'ils font maintenant, c'est convaincre par l'action. Donner l'exemple. Et ça, c'est vrai non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur du pays. La corruption, c'est zéro tolérance. Et personne n'est à l'abri. Si tu es corrompu, il n'y a nulle part où te cacher, s'ils peuvent te retrouver. Et il faut reconnaître qu'ils sont plutôt efficaces là-dessus. Donc... la Chine, au fond, la meilleure façon pour elle de gérer les États-Unis, c'était de comprendre d'où venait l'autre camp, ce que ce type voulait, et où tout ça pouvait mener, d'accord ? Pas une stratégie de fin de partie, mais plutôt une logique de "on domine, on domine, on domine."

On est les rois de la colline. D'accord, tu peux être le roi de la colline, mais on peut quand même commercer. Ça ne veut pas dire que, parce que tu es au sommet, tu n'as pas besoin de quatre mille trois cents milliards de dollars d'importations, ce que les États-Unis ont importé l'an dernier. Et sans ces quatre mille trois cents milliards, l'économie s'effondrerait littéralement. Donc voilà le point. Maintenant, si on passe à l'étape suivante, on parle d'une zone comme le détroit d'Ormuz, en Iran. Et je l'ai déjà dit, la solution, c'est que le reste du monde s'unisse, parce que c'est le reste du monde qui souffre, et qu'il dise aux États-Unis, à Israël et à l'Iran : arrêtez. Stop. Et si vous n'arrêtez pas, on ne va pas faire la guerre contre vous, on va simplement cesser de commercer avec vous. Et là, vos trois économies s'effondreront littéralement. C'est ça, la pression ultime.

C'est de la pression des pairs, pas une arme. C'est simplement la réalité d'un monde interconnecté. Tous ces pays ont besoin de choses qu'ils n'ont pas, et qu'ils ne peuvent pas produire eux-mêmes. C'est là que, selon moi, il faut commencer à rassembler les pays pour agir ensemble. Et c'est exactement ce que la Chine essaie de faire. Elle cherche à amener d'autres pays à s'impliquer, pas seulement un seul. La Chine ne peut pas régler ça toute seule. Qu'est-ce qu'elle ferait ? Aller en Iran et dicter sa politique étrangère ? Ça n'arrivera pas. Et elle ne peut certainement pas le faire avec Israël ou les États-Unis. Il faut donc une large majorité de pays qui s'unissent. Et peut-être que c'est le début de quelque chose de nouveau, comme l'Initiative pour la gouvernance mondiale.

Parce qu'aujourd'hui, malheureusement, la vérité, c'est que les Nations unies ne servent à rien. Tant qu'il y aura cinq pays avec un droit de veto, on ne pourra rien faire. Ce serait bien qu'ils y renoncent, mais les chances que ça arrive sont très faibles. Voilà où on en est. Il y a plus de quatre-vingts conflits en cours dans le monde. On fait face à une crise qui touche entre treize et vingt pour cent de notre énergie, une énergie qui va avoir un impact sur l'alimentation. On a des positions maximalistes parce qu'il n'y a plus de confiance. Personne n'est prêt à céder le moindre terrain, parce qu'il pense que l'autre en profitera pour tout prendre. Alors on discute, on fait des allers-retours, mais rien n'avance. Et c'est pour ça que je dis que le dernier élément, c'est que tous les autres pays doivent s'unir, parce qu'ils n'ont tout simplement pas le choix.

C'est ça, ou bien on joue aux dés, en espérant éviter une récession... ou pire, une dépression. Alors, espérons qu'il y aura un peu de leadership dans le monde. Je pense que la Chine essaie d'en favoriser l'émergence. Comme je l'ai dit, elle ne peut pas le faire seule. Voilà, c'est l'approche de la Chine. Et on a pu la voir très clairement pendant ces deux visites. Trump, c'est du pur transactionnel. Poutine, de son côté, c'était une très bonne visite, de ce point de vue-là. Ils ne sont pas tombés d'accord. Ils n'ont pas signé l'accord sur le gazoduc « Force de Sibérie ». Est-ce que ça finira par se faire ? Oui. Mais ils se disputent sur le prix. Et contrairement à Donald Trump, qui aurait dit : « Si vous ne me donnez pas le prix que je veux, je vais vous mettre des droits de douane jusqu'à ce que mort s'ensuive », eh bien, là, on n'a pas vu ça. On a vu Xi et Poutine très à l'aise ensemble, non ? En train de discuter, tranquillement, n'est-ce pas ?

Très clairement, la communication était fluide et naturelle. Oui, il y a des sujets qu'ils n'ont pas encore réglés, mais ça n'a pas changé le ton, ni la direction des négociations. Ils ont signé quarante protocoles d'accord, quarante accords. C'est à peu près le même nombre qu'ils signent presque chaque année. Donc la coopération continue de se renforcer. Pendant que les États-Unis s'agitent pour essayer de garder le contrôle, ils finissent en réalité par se tirer des balles dans le pied. Et maintenant, on a un exemple concret : le reste du monde observe comment la Chine dirige, non pas en étant en première ligne, mais plutôt en accompagnant, en cherchant à faire comprendre que si nous avançons tous dans la même direction, rien ne peut nous arrêter. Mais si une seule partie essaie d'imposer sa volonté, cela ne fera qu'engendrer plus de guerres et de tensions.

#Glenn

Ce que vous décrivez, en grande partie, c'est la Chine qui essaie de gérer le déclin de l'Amérique. Je ne parle pas de provoquer ce déclin, mais bien de le gérer. Parce qu'on observe souvent, chez une puissance hégémonique en déclin, une forme de perte de rationalité... une sorte de désespoir stratégique, si vous voulez. Les attentes, les engagements, la psychologie, restent ancrés dans une logique de domination. Mais en même temps, les avantages matériels disparaissent peu à peu. Et c'est là, je pense, que naît cette irrationalité : cette fracture. Ils veulent continuer à mener une politique hégémonique, même après la fin de leur hégémonie. On voit donc souvent une puissance déclinante prendre des engagements qui dépassent largement ses moyens.

Quand ce système est confronté à des défis, il les vit comme une menace existentielle, parce que chaque défi risque, en quelque sorte, de le faire tomber de son trône hégémonique. On voit alors apparaître des divisions internes, et aussi une obsession pour la domination symbolique. Tout ça, on le retrouve chez Trump, bien sûr, mais ce serait une erreur, je pense, de croire que c'est propre à lui. C'est quelque chose qu'on observe plus largement, pas seulement aux États-Unis, mais dans tout l'Occident politique. Et oui, ces fractures internes viennent aussi du fait que la rationalité — celle qu'il faut pour assurer sa sécurité et sa prospérité — exige d'accepter les nouvelles réalités et de s'y adapter.

Mais ce que je vois aujourd'hui, dans tout l'Occident politique, c'est que la rationalité est presque condamnée. Parce que si on reconnaît que notre pouvoir est limité, c'est perçu comme une reddition, ou même comme si on soutenait l'autre camp. Comment osez-vous ? Franchement, c'était assez drôle. J'ai été critiqué dans les médias, comme vous l'avez rappelé, récemment, parce que j'avais dit que le monde devenait multipolaire. Et certains ont réagi en disant : mais pourquoi dit-il ça ? Eh bien, parce que... selon eux, c'est un cadeau fait à Poutine. Ils affirment qu'il n'y a que les États-Unis et la Chine, et que si on parle d'un monde multipolaire, c'est exactement ce que les Russes veulent qu'on pense. Parce que si on les traite comme une puissance à part entière, ils gagnent en respect. Donc, en gros, on est censés tous faire semblant, vivre dans un monde imaginaire où on prétend qu'ils ne sont pas une vraie puissance.

C'est juste une station-service avec des armes nucléaires. Voilà où on en est maintenant. On doit tous vivre dans un monde imaginaire, parce que sinon, on leur accorde du respect ou de la légitimité. Pour moi, c'est de l'irrationalité. On aurait pu prévoir que ce genre de comportement accompagne le déclin d'une puissance hégémonique. C'est pour ça qu'il est si difficile de s'adapter à une nouvelle répartition du pouvoir. J'en parle parce que j'ai remarqué que Xi Jinping a évoqué ce point lors de sa rencontre avec Trump. Il a parlé de ce moment qu'on appelle, euh, un piège, où une puissance dominante décline pendant qu'une autre monte — pas encore une nouvelle hégémonie, mais une nouvelle puissance en train d'émerger.

C'est généralement ce à quoi on s'attend, hein, à voir des conflits. Il faut gérer ça avec prudence, bien sûr, mais ça devrait être le cœur de toutes les discussions dans ces réunions. Pourtant, si on regarde les médias ici, rien de tout ça. Il n'y a plus aucune rationalité. C'est seulement : comment gérer ou vaincre ces mollahs en Iran, ces communistes à Pékin, ou ces impérialistes en Russie ?

Voilà tout. Il n'y a plus de débat du genre : au lieu de rester dans l'ancien monde, pourquoi ne pas reconnaître la réalité actuelle et essayer d'obtenir la meilleure position possible ? Je ne vois rien de tel, moi.

#Einar Tangen

Non, je suis d'accord. Et ça rejoint cette idée que Trump est un symptôme. Il peut être choquant, c'est vrai, il a certainement beaucoup de défauts. Mais c'est le symptôme d'un système qui, ironiquement, est tourné contre la démocratie. Je veux dire, il passe son temps à essayer de faire en sorte que personne ne puisse voter s'il ne vote pas pour lui. Franchement, je pense que ça va se retourner contre lui, toutes ces histoires de double pièce d'identité. Parce que, devinez quoi ? Les gens aisés, les classes moyennes supérieures, eux, ils ont des passeports. Ils ont des certificats de naissance.

Ils ont plusieurs types de pièces d'identité qui pourraient convenir. Mais beaucoup de gens avec qui il travaille, des ouvriers, n'ont pas de passeport. Ils ne vont pas se promener avec un certificat de naissance sur eux quand ils vont voter, et on va les refuser. Et comme je l'ai dit, si je devais les conseiller là-dessus, ce n'est pas la stratégie que je choisirais. Mais pour en venir à cette logique... enfin, c'est pas seulement ça. Je crois que ta page Wikipédia t'accuse maintenant d'être lié à des néonazis. Non, je suis sérieux.

#Einar Tangen

Les historiens.

#Glenn

Eh bien, ça a tendance à être soit l'extrême gauche, soit l'extrême droite. Soit je suis un communiste, soit un fasciste. Je ne comprends pas trop ce qui se passe avec ça.

#Einar Tangen

Eh bien, je pense que vous représentez tous les maux. Vous êtes, à mes yeux, toutes les mauvaises choses réunies en une seule. Et le fait est que vous êtes historien, et que vous essayez simplement de rappeler aux gens qu'on a déjà emprunté ces chemins-là. Comme vous l'avez dit, les empires naissent et disparaissent. On devrait les étudier, les comprendre. Ils deviennent irrationnels vers la fin, non ? Parce qu'ils essaient de protéger quelque chose qui ne peut plus l'être. C'est perdu. Ça ne peut pas revenir de façon rationnelle. Mais regardez, par exemple, Albanese, la femme censée s'occuper de Gaza. Elle vient d'être nommée par l'ONU. Elle a dû se battre pour exister à nouveau, vous voyez ? Elle avait été dépersonnalisée. Elle ne pouvait plus accéder à ses comptes, ni voyager, rien de tout ça, parce que les États-Unis avaient décidé, eh bien, qu'ils allaient s'en prendre à elle.

Non seulement on n'aime pas ces pays, mais en plus, on va le rendre personnel. On va s'en prendre à toute personne dont la voix nous menace. Et, tu sais, j'en parlais avec mon fils. C'est lui qui m'a dit : « Ah oui, ils s'en prennent vraiment à Glenn Diesen. Maintenant, ils l'accusent d'être un terroriste néo-nazi. » Franchement, je ne sais même pas par où commencer. Et il m'a dit : « Je m'inquiète qu'il soit pris pour cible personnellement. » On en discutait, et je lui ai dit : « La raison pour laquelle tu représentes une menace, c'est parce que tu es rationnel. » Donc, quand tu sors et que tu commences à parler de choses irrationnelles, tu vois, c'est comme dans *1984*. Il faut faire la double langue, tu sais, répéter les mots absurdes, tout ce qu'ils te disent de dire.

Et voilà le paradoxe. C'est nous qui parcourons le monde en disant qu'on est contre mille neuf cent quatre-vingt-quatre, contre le fascisme, contre le totalitarisme et tout ce genre de choses. Et pourtant, c'est nous les pires contrevenants. Ce qui montre à quel point notre pays est devenu hypocrite. On fait exactement tout ce qu'on reproche aux autres de faire. On déclenche des guerres. On prend ce qui ne nous appartient pas. On viole des traités et des lois internationales. On fait exploser des gens simplement parce qu'ils se trouvent sur une zone maritime qu'on ne possède pas, mais qu'on soupçonne d'abriter des trafiquants de drogue. Je crois qu'on en est maintenant à près de deux cents personnes dont on ne sait même pas qui elles sont — elles sont sur un bateau, et on les fait sauter. Et ce n'est pas tout : on ne les fait pas exploser une seule fois, on utilise ce qu'ils appellent la technique du double tir.

Alors, ils les font exploser et s'assurent qu'ils sont tous morts, pour qu'il n'y ait aucun témoin, personne pour dire ce qu'ils faisaient là-bas — pêcher, faire un tour en bateau, peu importe. Ils s'assurent qu'ils sont tous morts. Et je pense que c'est complètement délibéré. Pourquoi dépenser deux missiles très coûteux sur un simple hors-bord ? Un seul suffit. Le bateau coule, les gens sont partis, ils vont probablement se noyer. Mais non, on en envoie un deuxième, juste pour être sûr. Pourquoi ? Pourquoi ça vaudrait quelques centaines de milliers de dollars ? À mon avis, c'est lié à cette peur d'être pris dans ce mensonge précis, et de ne pas pouvoir s'en sortir. Je veux dire, on a déjà fait tellement de choses comme ça — la guerre du Vietnam, la Corée, l'Irak, l'Afghanistan.

Je veux dire, la liste est longue... tout ce qu'on a fait en Amérique du Sud, renverser des gouvernements démocratiques. Pourquoi ? Parce qu'ils allaient à l'encontre des intérêts économiques de nos entreprises. Le terme « république bananière » vient d'ailleurs de là, autour du Honduras, parce que Dole avait d'immenses plantations là-bas. Et chaque fois qu'un gouvernement était élu et disait : « Il faut des salaires équitables », Dole criait à Washington : « Ce sont des communistes ! » Alors on envoyait des troupes, ou on tuait des gens, et le gouvernement changeait. En théorie, c'est ce qu'on prétend vouloir empêcher dans le reste du monde. Mais en réalité, c'est exactement ce qu'on fait. L'Amérique n'est pas malfaisante.

J'étais à un colloque, et quelqu'un a dit : « L'Amérique est mauvaise. » Et j'ai répondu : non, ce n'est pas vrai. Il ne faut pas tomber dans le piège qui consiste à diaboliser tout un peuple. L'Amérique, c'est plein de gens très concernés. C'est plein de gens ordinaires qui, si jamais ils te voyaient en difficulté, s'arrêteraient pour t'aider. Ce ne sont pas de mauvaises personnes. Mais, comme je le

disais tout à l'heure, il y a aussi des intérêts qui n'ont absolument aucune empathie. Des gens qui ne vivent que pour le profit, qui accumulent des richesses encore plus vite sous Donald Trump qu'avant. Et eux, ils sont contents. Je ne sais pas... Moi, je leur demande souvent — j'en connais certains — je leur dis : « Vous n'avez pas peur, à force, de saper les marchés mêmes qui soutiennent vos fortunes ? »

Parce que si les gens ne peuvent pas acheter ce que vous vendez, au bout du compte, vous aurez peut-être beaucoup d'argent, mais vous n'aurez plus vraiment d'entreprise, ou elle sera gravement touchée. Aujourd'hui, aux États-Unis, dix pour cent de la population représentent cinquante pour cent de toutes les ventes. Franchement, ça devrait inquiéter tout le monde, parce que ça veut dire que les quatre-vingt-dix pour cent restants ne génèrent que l'autre moitié des ventes. Et si c'est le cas, c'est que, par définition, ils dépensent surtout pour des besoins essentiels. L'Amérique est une économie largement tertiaire. On dépend des services et de tout ce qui va avec. Mais on ne peut pas se payer des services si on n'a pas de salaires. Donc oui, il y a de vraies raisons de s'inquiéter. Mon arrière-grand-père, qui était un homme travailleur, disait toujours : ne paye jamais tes employés moins que ce qu'il leur faut pour acheter tes produits.

Alors, lui, il construisait des navires et des choses comme ça. Ce n'est pas comme s'il vendait des bateaux au coin de la rue. Mais, vous voyez, il était clair. Il disait : il faut garder un œil sur l'économie. Notre croissance dépend d'une large classe moyenne, capable d'avoir des besoins et des envies qui se développent. Et ça, ça crée plus d'activité, plus d'opportunités pour les entreprises. Et il avait bien compris ça. Ce n'était pas un économiste, c'était un ingénieur. Mais il avait compris. Aujourd'hui, quand on entre dans une salle de conseil, plus personne ne parle comme ça. Personne. Le seul sujet — je siége moi-même dans un conseil d'administration — le seul sujet, c'est : comment maximiser la valeur pour les actionnaires ? Et c'est presque devenu une obligation légale.

Si vous ne comptez pas faire ça, il faut dire clairement : écoutez, on peut maximiser les résultats au prochain mandat, ou l'année prochaine, mais le prix à payer, c'est que l'entreprise en souffrira. Ils agissent toujours à court terme, ça donne une belle image, et certaines entreprises s'en sortent comme ça. Mais quelle est votre position à long terme ? Est-ce que vous allez développer votre activité l'année prochaine ? Il faut forcément trouver un équilibre entre la satisfaction immédiate et la satisfaction différée. Malheureusement, cet équilibre devient de plus en plus fragile. Et à ce propos, je m'inquiète que des voix comme la vôtre soient intimidées, qu'on s'en prenne à vous en vous traitant de totalitaire, de fasciste, de communiste, ou quelque chose du genre.

On te traite de sale type, de néo-nazi ou quelque chose comme ça, alors que tu essaies simplement de pousser les gens à réfléchir à ces sujets. Quand on regarde les invités que tu reçois dans ton émission, c'est vraiment très, très varié. On en parlait d'ailleurs avant que tu commences à enregistrer : ces gens qui se sont consacrés à servir leur pays, qui croyaient à des principes, se retournent maintenant contre tout ça — surtout aux États-Unis, mais on le voit aussi en Europe.

Regarde Tucker Carlson, par exemple. Il était totalement pro-Trump, à fond. Je me souviens même quand il disait qu'il y avait quelque chose de louche dans les élections, que Donald Trump les avait gagnées, qu'il y avait toute cette histoire autour de ça.

Ses e-mails privés montrent très clairement qu'il n'y croyait pas du tout. Mais ces types-là, il les traitait d'idiots, d'imbéciles, et tout ce genre de choses. Et tout ça est public. C'est sorti dans le cadre d'un procès intenté par l'entreprise qu'ils avaient diffamée, celle dont ils disaient que les machines de vote avaient été piratées et qu'elles avaient, en gros, fait basculer l'élection en faveur de Donald Trump. Jamais prouvé. La seule chose qui a été prouvée, c'est qu'ils avaient diffamé cette société. Et les e-mails de Tucker Carlson étaient au cœur de cette affaire. Il a quitté Fox peu de temps après. Depuis, il a très bien réussi. Et aujourd'hui, il s'exprime très fermement contre Israël, parce qu'il pense qu'ils manipulent la situation.

#Glenn

Ce sont eux, la queue qui fait bouger le chien américain.

#Einar Tangen

Mais ce n'est pas quelque chose de nouveau. Et c'est là que j'ai un problème. Il dit : « Oh, regardez ce qu'ils font. » Et moi, je me disais : mais à quel moment ils ne faisaient pas déjà ça ?

Franchement. Si on remonte, j'ai dit, à mille neuf cent quatre-vingt-seize, le rapport *A Clean Break: A New Strategy for Securing the Realm*. C'est écrit noir sur blanc. Tout le monde peut le lire. Ils y expliquent ce qu'ils comptent faire, et ils demandent notre soutien. À l'époque, on leur donnait, je crois, autour de quatre ou cinq milliards. Aujourd'hui, c'est environ trois milliards et demi d'aide régulière, plus d'autres financements pour divers programmes. Oui. Mais ça n'a pas commencé quand Tucker Carlson a quitté Fox News, hein ? Ce n'est pas soudainement apparu. Ça se passait déjà depuis longtemps. Simplement, lui, il le découvre à ce moment-là. Voilà ce que je veux dire. Je pense quand même que Tucker a un certain attachement à l'Amérique.

Il pense qu'ils vont sans doute dans la mauvaise direction. Les guerres, c'est jamais bon. Tout ça. Mais c'est aussi une personnalité médiatique. Et parfois, je me demande s'il n'y a pas, tu vois, une sorte de compromis que certains font pour être dans ce rôle-là. Moi, j'ai jamais eu ce sentiment — je regarde tes émissions tout le temps, il y en a beaucoup, je dois les écouter en vitesse double pour tout suivre — mais jamais je n'ai eu l'impression que tu te disais : « Bon, je vais flatter quelqu'un ici. » Non, c'est toujours : regardons les faits, regardons l'histoire, essayons d'en tirer des leçons, faisons venir des gens qui peuvent apporter des points de vue. Et j'apprécie vraiment ça. Mais cette idée que certains essaient de te faire taire, de te déshumaniser, tout ça... c'est effrayant. Ça, c'est du vrai totalitarisme. C'est carrément mille neuf cent quatre-vingt-quatre.

#Glenn

Tout ce qu'on craignait. Ne t'inquiète pas. Quand on voit des gouvernements et des médias essayer de nous apprendre à détester des nations entières, même si c'est les États-Unis avec leurs trois cent trente millions d'habitants, là, il faut se méfier. C'est un peu absurde. Non, mais c'est aussi intéressant, parce que si on écoute beaucoup d'Américains, tu sais, des anciens hauts responsables militaires ou politiques, on les entend aujourd'hui dire qu'ils ont le sentiment que tous leurs idéaux ont été trahis et transformés en armes pour des objectifs complètement différents. C'est intéressant. Pour eux, c'est particulier, parce qu'après des décennies à servir leur pays, c'est douloureux. Et ils le disent aussi. Mais oui, moi aussi je ressens souvent ça, parce que, si quelqu'un lit ma page Wikipédia, tu vois, c'est une lecture assez étrange.

Mais c'est toujours le même groupe de personnes qui écrit ce genre de choses. Et encore une fois, ma position, je pensais, n'avait rien de vraiment controversé. J'ai surtout expliqué qu'à la fin de la guerre froide, nous avions des objectifs essentiels. L'idée, c'était de dépasser la logique des blocs. De construire une nouvelle architecture de sécurité européenne, fondée sur la sécurité les uns avec les autres, et non les uns contre les autres. Et c'était bien ça, l'objectif. C'est pour cette raison qu'on a eu les Accords d'Helsinki. C'est pour ça qu'on a signé la Charte de Paris pour une nouvelle Europe, en mille neuf cent quatre-vingt-dix. Et c'est pour ça qu'on a créé une institution de sécurité inclusive, l'OSCE, en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Donc c'était bien le but... mais ça ne s'est pas réalisé.

Alors moi, je dis simplement : qu'est-ce qui s'est passé, au juste ? Eh bien, on entend des hauts responsables de l'administration Clinton, et d'autres encore, nous expliquer exactement ce qui s'est passé. Par exemple, William Perry, qui était ministre de la Défense sous Clinton. Il a dit : « Eh bien, avec l'OTAN, on a finalement choisi la paix hégémonique. On a vu que la Russie était faible, donc on n'avait pas vraiment besoin de l'inclure dans un dispositif de sécurité. » Ça coïncidait avec la doctrine Wolfowitz, c'est-à-dire : cherchons la sécurité à travers l'hégémonie. Nous serons si puissants que personne ne pourra nous défier. Et concrètement, qu'est-ce que ça a signifié pour l'Europe ? Au lieu de construire cette nouvelle maison commune européenne dont parlait Gorbatchev, on a fait le choix inverse : on a opté pour l'élargissement de l'OTAN.

Donc, au lieu d'une sécurité indivisible, l'OTAN s'est élargie et a, en quelque sorte, repoussé la Russie hors d'Europe, ravivant ainsi la logique de la guerre froide. Beaucoup de gens avaient de bonnes intentions derrière tout ça, je pense, du moins c'est comme ça qu'on l'a présenté. On disait : si on établit une paix hégémonique, un Occident dominant construit grâce à l'expansion de l'OTAN, il n'y aura plus de compétition sécuritaire dans le système international, puisqu'il n'y aura qu'une seule puissance centrale. Et cette puissance centrale met en avant les valeurs libérales et démocratiques, donc on pourrait construire un monde plus bienveillant. Le problème, c'est que... non, évidemment, ça ne fonctionne pas. Parce que ce serait forcément temporaire. Il faudrait contenir la puissance montante.

#Einar Tangen

C'est comme ça qu'on impose la paix ? Franchement, je ne comprends même pas ce concept. En gros, c'est : je sais que tu n'en veux pas, mais je vais te l'imposer, et tu vas finir par aimer ça. Ce sont des nations, on est censés être souverains. J'ai jamais compris cette idée qu'on allait, en gros... tu vois, le truc de Francis Fukuyama, la fin de l'histoire. Enfin, il est revenu dessus depuis. Tu l'as déjà eu dans ton émission ? Ah, je devrais essayer de l'inviter, oui. Tu devrais, parce qu'il a fait marche arrière depuis tout ce temps. Malheureusement, certains s'en sont emparés. Les néoconservateurs et tous les autres ont dit : d'accord, c'est notre mantra. On fait la paix. On va vous tuer, mais à la fin, tout ira très, très bien pour tout le monde. Le bien supérieur.

#Glenn

Ils en ont presque fait une idéologie. Toute la classe politique qu'on a aujourd'hui en Europe, elle a grandi avec Fukuyama, et elle essaie, en gros, d'organiser l'Europe autour de ces idées. Mais dans la pratique, ça veut dire que l'Europe reste divisée. Et tant qu'elle est divisée, on ne peut pas avoir une vraie prospérité économique, ni une vraie sécurité. Et maintenant que la répartition du pouvoir est en train de changer... les États-Unis, évidemment, vont accorder moins de priorité à l'Europe. Du coup, l'Europe se retrouve là, de plus en plus dans une position de vassal. Autrement dit, elle va devenir la sphère économique exclusive des États-Unis. Elle sera complètement fragmentée, traversée de conflits, parce que notre sécurité repose sur cette marche permanente vers les frontières russes. Et ce que je dis, au fond, c'est qu'on doit s'adapter à cette nouvelle répartition du pouvoir.

Le moment hégémonique est terminé. Pourquoi ne pas s'adapter à la réalité actuelle ? Les grands rêves qu'ils avaient dans les années quatre-vingt-dix, ça ne marche plus. Les Russes ont posé leurs limites : plus question d'étendre l'OTAN jusqu'à leurs frontières. Les Américains, eux, ont compris qu'il fallait désormais hiérarchiser les régions, en privilégier certaines plutôt que d'autres. L'Europe n'est plus une priorité. Mais on ne peut pas le dire. Si on le dit, on trahit en quelque sorte l'idéologie de Fukuyama, comme vous le suggérez. Pour moi, c'était pourtant un raisonnement évident : on s'adapte à la réalité, parce que c'est dans notre intérêt. On cherche à maximiser notre sécurité, notre prospérité. Mais dans ce pays, on a des organisations non gouvernementales financées par l'État. Elles écrivent des articles sur vous, elles lancent des campagnes sur les réseaux sociaux.

Je ne peux même plus parler nulle part, parce qu'ils appellent et exigent qu'on annule mes invitations. Ils envoient des lettres aux universités. L'une de ces ONG... elle est même allée jusqu'à publier une photo de ma maison sur les réseaux sociaux. C'est complètement fou. Et l'ancienne ministre des Affaires étrangères, elle a même déclaré que Poutine voulait détruire l'Ukraine et placer l'Europe sous une menace permanente. Et que c'est pour ça que je travaille, soi-disant. Voilà ce qu'a dit la ministre des Affaires étrangères, et aussi le ministre de la Défense. Depuis que j'ai dit que l'OTAN avait contribué à provoquer la guerre en Ukraine — ce qu'il faut bien reconnaître si on veut la résoudre —, ils ont en gros encouragé les médias à ne plus me parler, parce qu'il a dit que je diffusais de la propagande russe. C'est le ministre de la Défense actuel qui dit aux médias à quels universitaires ils peuvent parler. C'est vraiment dingue ici. Enfin...

#Einar Tangen

Oui, mais j'ai l'impression que... je ne sais pas exactement quelles sont les lois sur la diffamation en Norvège. J'imagine qu'elles suivent les standards internationaux. Et si elle veut dire ça, eh bien, elle devra prouver que tu fais vraiment ce qu'elle affirme. Parfois, c'est la seule façon de faire comprendre à ce genre de personnes, parce que ce sont des intimidateurs. Ils se disent : « Oh, qu'est-ce qu'il peut bien faire contre moi ? Je suis un ancien ministre de la Défense, j'ai tout un réseau derrière moi, et ainsi de suite. » Mais désolé, parfois, les tribunaux sont le dernier refuge des droits. Et, tu sais, comme on dit, je ne connais pas les lois là-bas, mais si elle dit ce genre de choses, ça me paraît très diffamatoire... à moins qu'elle ait une preuve quelconque. Ce serait une affaire intéressante.

Je me demande s'il y aurait quelqu'un en Norvège qui dirait : « Écoutez, j'aimerais bien prendre cette affaire. » Parce que ce n'est pas seulement toi, Glenn. Ils disent ça de plusieurs personnes ; ils ont une liste de gens qu'ils ne veulent pas laisser parler. Tu es considéré comme dangereux, justement parce que tu n'es pas un type hystérique qui crie et s'agite. Regarde-toi : tu n'as pas l'air d'un radical. Tu n'as pas les cheveux longs, tu es toujours bien rasé. Et surtout, tu t'appuies sur des arguments rationnels. Tu cites des faits historiques. Tu expliques qu'il y a des moments où les choses changent, et qu'il faut savoir s'adapter. Alors, en quoi est-ce du communisme, du fascisme, du totalitarisme ? Franchement, tout ça devient de plus en plus personnel. Aujourd'hui, débattre avec quelqu'un, c'est presque impossible. En Chine, c'est comme ça, mais même à l'étranger, c'est devenu : soit tu es avec nous, soit tu es contre nous. C'est vraiment dommage.

#Glenn

Je pense que l'Europe est devenue un grand cirque d'attaques ad hominem. Il n'y a plus de vrai débat. Tout est personnel. Hier encore, je lisais la presse allemande. Il y avait un général de brigade allemand, ancien conseiller d'Angela Merkel, qui expliquait qu'on est arrivé à un moment de la guerre en Ukraine où ça pourrait s'envenimer, et que c'est très dangereux pour l'Allemagne de continuer dans cette direction. En gros, il disait qu'on sacrifie notre propre sécurité nationale, et qu'il faudrait vraiment reconsidérer notre position. Et juste après avoir exposé son raisonnement, on lisait en bas de l'article qu'il avait été accusé d'être un apologiste de Poutine. Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? Aujourd'hui, n'importe qui peut dire n'importe quoi, et tout à coup, ça devient une étiquette qu'on est obligé de répéter.

#Einar Tangen

La vraie question, c'est : qui prend ces décisions ? Je ne pense pas que les comités de rédaction des magazines et journaux allemands décident, de leur propre initiative, de dire : « Ah, c'est un apologiste, faites des recherches. » Non, il y a des pressions, surtout de la part du gouvernement. Et vous savez, ils se déploient, ils diffusent leurs éléments de langage, et ils disent aux gens : « C'est un

sujet très sensible. Il faut être avec nous ou contre nous. » Et puis, il y a les licences, tout ça. C'est exactement ce que Donald Trump fait ouvertement aux États-Unis. Il essaie de faire virer les humoristes des émissions de fin de soirée parce qu'ils se moquent de lui. Et pourquoi ils se moquent de lui ? Parce que c'est un clown, tout simplement. Il invite la satire lui-même : le matin, il dit « je vais les bombarder jusqu'à les anéantir », et l'après-midi, « les négociations se passent très bien ».

#Glenn

Je veux dire, tu sais, ça n'est arrivé qu'une seule fois.

#Einar Tangen

Oui. Ce n'est pas arrivé qu'une seule fois. En fait, il provoque ce genre de choses, et ensuite il veut utiliser tous les pouvoirs qu'il a à sa disposition, comme ce fonds occulte d'un milliard six cent soixante-dix millions de dollars qu'il s'est attribué. Franchement, j'adorerais pouvoir faire pareil : être président, me poursuivre moi-même, et me verser une grosse somme d'argent, parce que je vais régler l'affaire avec moi-même. C'est très équitable, non ? Même les Républicains, qui sont terrorisés par lui après qu'il a écrasé ceux qui s'opposaient à lui pendant les primaires, même eux ne supportent pas ça. Un milliard sept cents millions de dollars d'argent public pour récompenser des gens qui frappent des policiers, venant d'un groupe qui prétend soutenir la police ? La seule façon dont ils "soutiennent" ces policiers, c'est avec une matraque, en les frappant. Et tous les policiers blessés, eux, ont protesté.

L'idée que ces criminels aient été graciés — mille six cents d'entre eux — et qu'un bon nombre soient déjà retournés dans le système judiciaire, pour des crimes allant du meurtre au viol, c'est quand même incroyable. Et parmi eux, il y a pas mal de pédophiles, y compris certains de ses plus proches conseillers. Son conseiller religieux, par exemple, a passé six mois en prison pour avoir tripoté une fillette de douze ans. Franchement, que dire ? Ce sont les mêmes qui hurlaient que les démocrates étaient des pédophiles, qu'ils tuaient des enfants et buvaient leur sang, et toutes ces absurdités. Tout ça, c'est juste pour diaboliser, pour salir. Mais au final, ça ne mène nulle part. À un moment, tout ça finit par s'effondrer. C'est ce que j'espère avec Donald Trump. Je me dis qu'il finira bien par toucher le fond. Parce qu'en Amérique, on finit toujours par faire ce qu'il faut... quand on n'a plus d'autre choix.

#Glenn

Le problème, c'est de savoir s'il serait simplement remplacé. Je veux dire, c'est souvent ce que je souligne : en deux mille seize, quand Trump disait qu'il fallait sortir du JCPOA avec les Iraniens, qu'il fallait sanctionner les Chinois, tout ça... il y avait beaucoup d'opposition à l'époque. Mais aujourd'hui, peu importe que Biden ait pris le pouvoir, ils ont juste continué la même politique. Donc je ne pense plus que ça change vraiment grand-chose de savoir qui est sur le trône. Cela dit, je reconnais que Trump est bien moins stable que tous ceux qui l'ont précédé. J'ai réfléchi à la question, et je pense

que la source d'une grande partie de la censure qu'on observe — le harcèlement, l'intimidation, les annulations, voire même les sanctions en Europe contre ses propres citoyens — vient du fait qu'il n'y a pas... enfin, la raison pour laquelle on ne peut pas contester les récits gouvernementaux, c'est que, dans le domaine de la sécurité internationale, le point de départ, c'est toujours la compétition sécuritaire.

Chaque pays cherche à assurer sa sécurité. Si l'Amérique développe des missiles, c'est perçu comme une menace pour la Chine. Donc, en général, quand on veut la paix, la première étape, c'est toujours de se mettre à la place de l'autre, de reconnaître ses préoccupations en matière de sécurité. Mais on a cessé de le faire. Et si on essaie de comprendre, par exemple, ce qui inquiète les Russes, tout de suite, on est traité d'apologiste, de pro-russe, on nous dit qu'on reprend les arguments du Kremlin, simplement parce que c'est ce que la Russie exprime. Oui, c'est vrai, c'est la Russie qui fait part de ses inquiétudes en matière de sécurité. Normalement, on écouterait cela, puis on chercherait à réduire les menaces réciproques et à les atténuer.

Mais ce n'est pas seulement une affaire russe. C'est aussi la Chine. C'est l'Iran. Si vous essayez d'expliquer que ces pays sont de grandes nations, qu'ils ont de vrais intérêts, que leurs politiques ne sortent pas de nulle part à cause d'une nature maléfique, mais qu'ils réagissent en fait à leurs propres préoccupations de sécurité, à leurs enjeux économiques, et ainsi de suite... Alors, on vous traite de « panda hugger », d'« apologiste des mollahs » ou de « poutiniste ». Voilà le niveau de sophistication du débat. Et ce n'est pas une exagération. Je veux dire, je ne vois aucun politicien, aucun journaliste, personne, parler des préoccupations de sécurité de l'adversaire. Parce que s'ils le faisaient, ils perdraient leur travail. C'est ça, qu'on appelle un « apologiste ».

#Einar Tangen

Oui. Mais si on ne fait pas ça, on ne résoudra jamais la situation. Si c'est juste « je gagne et je vais te détruire », historiquement, ça n'a jamais marché. Voilà, c'est ce que j'ai dit.

#Glenn

C'est pour ça.

#Einar Tangen

Eh bien, il n'y a pas de plan final. Je ne vais pas te parler. Pourquoi ? Parce que tu es malfaisant. Très bien. Et tous les tiens le sont aussi. Et j'ai le droit de te tuer sans aucun remords, parce que tu es malfaisant. Mais tu vois, si j'ai parlé de *Clean Break* plutôt que de la doctrine Wolfowitz, c'est parce que, pour moi, ces deux choses vont de pair. Tout à l'heure, quand je parlais de ces changements, c'est cette idée que la domination totale serait la seule voie possible. C'est comme si

on disait : on va se débarrasser de la démocratie. D'accord, on va éliminer tous les pays concurrents, que ce soit le Japon, l'Allemagne, la Russie et l'Allemagne ensemble, la Chine... peu importe ce qu'il faut faire. Nous ne tolérerons aucun rival. Et enfin, d'accord, on va aller au-delà du domaine militaire.

On va passer à la question économique. Mais, vous savez, les États-Unis ne sont pas en position de faire ça. Si on importait seulement pour, disons, cinq cents milliards de dollars de biens, oh là là, on pourrait suivre notre propre voie. Mais quand on est à quatre mille trois cents milliards par an, là, on a besoin des autres pays. Et c'est ça que je ne comprends pas. Rationnellement, je me dis, d'accord, mais d'où vont venir ces produits ? La plupart du temps, ils ne savent même pas ce que c'est, ce qu'on importe vraiment. J'ai dit, eh bien, ce sont beaucoup de biens essentiels à votre niveau de vie. Si vous voulez vous en passer, vous pouvez. Mais je pense que vous verriez très vite votre mode de vie baisser de deux ou trois crans.

Et les gens, vous savez, je ne sais pas exactement pourquoi. Je pense qu'il y a un certain désir, une sorte de besoin. Si on remonte à l'époque du Japon, quand ils se préparaient à la guerre, ils faisaient venir des gens et les déshumanisaient pendant un an. Ils les frappaient, les forçaient à travailler de très longues heures, dans des conditions horribles, avec des humiliations dégradantes. Et tout ça, combiné aux coups, finissait par provoquer une rupture psychique. Et quand ils revenaient pour la deuxième année, leur seule intention, c'était de faire subir aux nouveaux ce qu'on leur avait fait à eux. Et ça continuait ainsi. Ce qu'on crée, au fond, c'est un groupe de personnes qui en viennent à penser que quiconque n'est pas japonais n'est pas vraiment humain. Donc, qu'il est acceptable de les tuer. Et ça, ça a conduit à quoi ?

Trente-cinq millions de morts, entre la famine et ensuite les massacres. Et, euh, ils auraient aussi — il n'y a pas de preuve formelle — mais ils auraient largué du grain empoisonné, et aussi des bombes sur les villes. Et tout de suite après, des épidémies éclataient, et des centaines de milliers de personnes mouraient dans ces villes. C'était donc une atrocité de masse, à laquelle ils n'ont jamais vraiment fait face. Mais ce que je veux dire, c'est qu'il ne pouvait pas y avoir de débat au Japon. Parce que si vous débattiez, vous étiez contre nos garçons. Voilà, vous étiez contre, vous n'étiez pas patriote, vous étiez un traître. Même chose en Allemagne et en Angleterre. Dès qu'ils se préparent à la guerre, la propagande tourne à plein régime, et tout le reste du monde devient le mal.

C'est pour ça que je réagis toujours quand quelqu'un dit que l'Amérique est mauvaise. Je lui réponds : tu ne sais pas de quoi tu parles. L'Amérique n'est pas mauvaise. On a des gens mauvais, comme partout. Vous aussi, vous avez des gens mauvais. Ils font des choses mauvaises. Mais les gens, en général, ce sont juste des gens. Ils essaient simplement de s'en sortir. La vraie question, c'est : qui essaie de les manipuler ? Et avec les réseaux sociaux aujourd'hui, les occasions sont nombreuses, et les gens ne savent plus quoi croire. Un jour, quelqu'un m'a dit : « Tu crois que t'es malin, t'as fait des études et tout ça, mais t'as pas de bon sens. » J'ai répondu : « Pardon ? » Et il m'a dit : « Moi, j'ai juste mon diplôme du lycée, mais j'ai du bon sens. »

Comme si le bon sens, c'était quelque chose qu'on obtenait en ne faisant pas d'études. C'est complètement anti-intellectuel. Et je ne dis pas que les intellectuels ont toutes les réponses. Ils se trompent aussi souvent que les autres. Mais dire carrément : « Je suis ignorant, je ne réfléchis pas, et donc je suis supérieur ou au moins égal à toi », ça montre à quel point on en est arrivé. C'est une attitude qui fait du tort aux pays qui la cultivent, parce qu'en gros, ça revient à dire que l'éducation ne sert à rien. Qu'on n'a pas besoin d'apprendre. Qu'il suffit, je sais pas, de lire un livre, la Bible, ou juste de regarder autour de soi, peu importe. Et qu'à partir de là, on saura tout.

#Glenn

Mais enfin, on ne se soucierait pas de la Chine, de l'Iran, des Russes ou de qui que ce soit d'autre. Ce n'est pas un acte de charité que de reconnaître les préoccupations de ses adversaires. C'est une nécessité, pour renforcer sa propre sécurité. Et ça, ça devrait être évident. C'est pareil avec l'Iran. J'ai remarqué que, quand les Américains ont commencé à bombarder l'Iran, il fallait absolument expliquer que ce sont des mollahs fous, qu'ils tuent leur propre peuple, que c'est un régime maléfique... Et qu'une fois ce régime tombé, tout le monde descendrait dans la rue pour fêter ça. C'est la seule chose qu'on avait le droit de dire. Mais le problème, c'est que si on ne reconnaît pas la réalité, on finit par se retrouver dans une situation où, au final, les États-Unis se font battre, simplement parce qu'ils n'ont pas compris.

Ce qui a vraiment surpris, c'est ce que l'Iran a fait sur le terrain. Leur résistance, leur capacité à se reconstruire, le soutien qu'ils ont reçu au niveau international... tout ça a pris tout le monde de court. Et maintenant, la question, c'est : quelles en sont les conséquences ? Sur quels points les Iraniens sont-ils prêts à faire des compromis ? Et sur quels points ils ne le sont pas ? Rien de tout cela n'est possible si on reste enfermé dans un monde imaginaire où ils ne seraient que, vous savez, des sauvages maléfiques qui veulent détruire la civilisation. Cette auto-illusion est vraiment destructrice, et beaucoup confondent ça avec du patriotisme. On fait la même chose avec la Russie. Et, de plus en plus, je pense, avec la Chine aussi.

#Einar Tangen

Ce n'est pas par oubli qu'on l'a déjà fait. On l'a fait au Vietnam. Ah oui, on disait : ils attendent juste que les communistes s'effondrent. D'accord... puis l'Irak, l'Afghanistan, la Libye. À chaque fois, c'était la même histoire : les garçons vont arriver, et, vous savez, les gens leur jetteront des roses pendant qu'ils entreront dans la capitale, et la liberté éclatera partout. Et, bien sûr, la prospérité suivra bientôt. Eh bien, regardez où tout cela nous a menés. Ce n'a été qu'un cortège de larmes. La mort sans le développement. Plus de problèmes, pas moins. L'économie, rien. Alors je continue... j'ai des amis qui ne pensent pas du tout comme moi... et je leur dis toujours : est-ce qu'il est possible, comme vous le disiez, d'envisager qu'il y ait un juste milieu, que les choses aient changé ?

La vie est dynamique, après tout. On voudrait qu'elle ne change pas. Mais en réalité, c'est comme dire à la marée de ne pas monter. C'est tout simplement impossible. Et c'est là mon vrai problème. Il n'y a pas de fin à tout ça. On monte les gens les uns contre les autres, on les pousse à se détester. Et au bout du compte, c'est exactement ce qui mène à la guerre. C'est comme ça que ça commence. Dès que l'autre camp devient « le mal », je ne te parle plus, parce que tu es mauvais, non ? Et eux pensent que c'est moi le mauvais, donc ils ne me parlent plus non plus. C'est exactement ce que tu décris. Alors, comment on sort de ce cercle-là ? J'espère simplement que l'économie pourra, peut-être, apporter une solution.

Parce que je ne pense pas que, politiquement, nous ayons la maturité de dirigeants capables de gérer cette situation, à part quelques-uns. Donc, il faut qu'il y ait une forme de force. Mais cette force ne peut pas être militaire, parce que ça ne marche pas. On l'a bien vu. J'espère donc que les gens vont comprendre que le commerce est nécessaire à tout le monde, et qu'il est temps qu'on s'en serve. Regardez le traité de Westphalie. On en a parlé souvent, et vous êtes un expert du sujet. À un moment, on en a assez de se battre, on est ruinés, et là, on finit par se dire : d'accord, ce que vous faites, c'est votre affaire, ce que je fais, c'est la mienne, mais on peut commercer. On respecte la souveraineté de chacun.

#Glenn

Le problème, c'est que la paix de Westphalie est arrivée après trente ans de guerre, une guerre qui a décimé toute la population européenne. C'était entre seize cent dix-huit et seize cent quarante-huit. Alors, si on ajoute aujourd'hui la puissance industrielle, militaire et nucléaire, on ne peut plus se permettre de refaire la même chose. Mais, pour moi, la preuve la plus évidente du manque de rationalité actuel, c'est de regarder les dirigeants européens : après plus de quatre ans à boycotter la diplomatie, à refuser de parler à l'autre camp, alors même qu'on mène une guerre par procuration contre la plus grande puissance nucléaire du monde, ils ont fini par criminaliser la diplomatie.

Le grand défi aujourd'hui, c'est que relancer la diplomatie, parler à la Russie, est devenu trop difficile et trop controversé. Si on en est là, il faut vraiment prendre du recul et se demander : comment en est-on arrivé à une situation où on ne peut plus parler à l'autre camp, où on ne peut plus faire de diplomatie, pendant que des dirigeants politiques se promènent en prétendant qu'il est moralement vertueux de rester sur la touche à regarder mourir des centaines de milliers de personnes ? Ils disent que la diplomatie, c'est de l'apaisement, et que les armes sont le chemin vers la paix. Clairement, quelque chose ne va pas. Mais on ne peut même pas en parler, parce que, soi-disant, seuls les "pro-Poutine" feraient ça. C'est insensé. C'est au-delà de tout...

#Einar Tangen

Très bien, on va s'arrêter là. Merci. Merci de m'avoir invité. C'est toujours très enrichissant de discuter avec vous, et j'espère que votre voix continuera d'être cette voix de raison qui interroge la direction que nous prenons.

#Glenn

Merci beaucoup, et j'espère qu'on se reverra très bientôt.

#Einar Tangen

Très bien. Avec plaisir. Tout le meilleur. Au revoir.